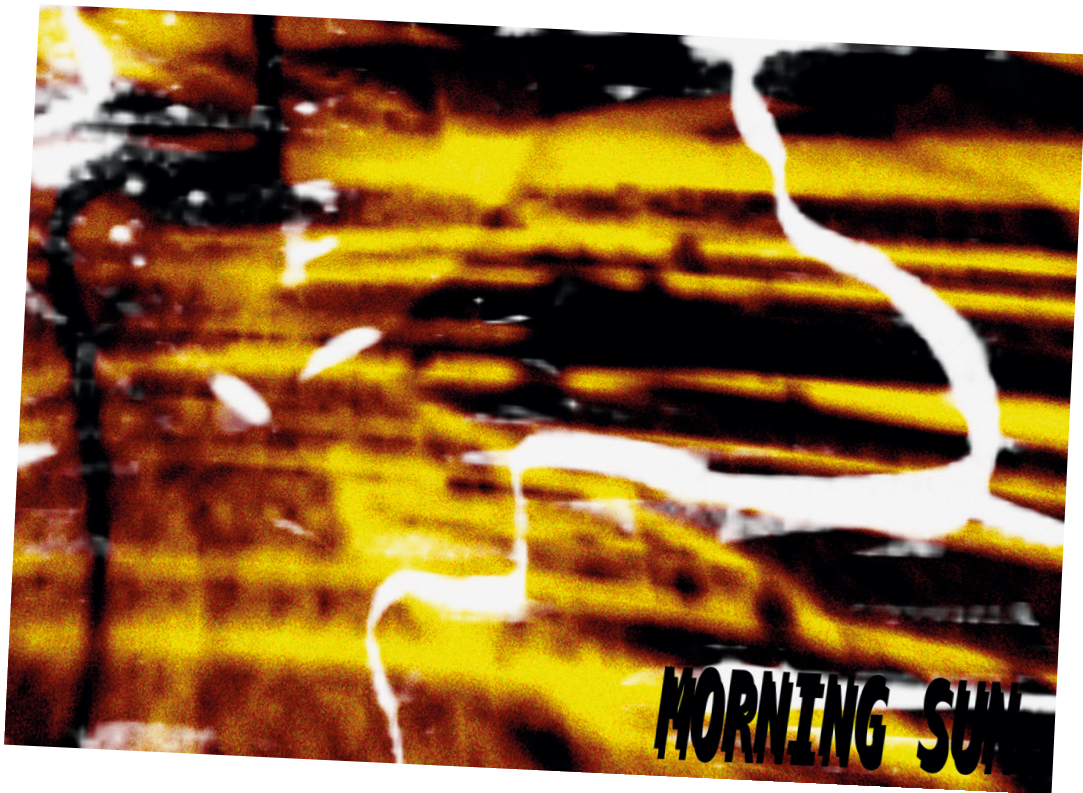


MORNING SUN HOËL DURET

M
A
B A



20/04
— 16/07 2023

A la Fondation
des Artistes

Saison «Image fixe et animée»

MORNING SUN HOËL DURET

20/04
— 16/07 2023

Saison «Image fixe et animée»



«Morning Sun» : est-ce un matin d'été ou un matin d'hiver ? Le soleil qui pointe dans la fraîcheur de l'air ou celui qui écrase les corps dans la chaleur caniculaire ? Une expérience directe, un souvenir lointain, un slogan publicitaire ? Le titre de l'exposition est une promesse séduisante comme le sont les images de plages ensoleillées rencontrées lors des marches hâtives dans les couloirs de métro... À la MABA, le soleil traversera peut-être les fenêtres donnant sur le parc, mais qu'aura-t-il encore en commun avec ce titre emprunté à une langue fatiguée par sa globalisation libérale ? La mélancolie s'installe avec cette formule usée, baignant dans un imaginaire épuisé par la multiplication de ses usages répétitifs et ses tentatives constantes de manipulation des désirs. La promesse d'un nouveau jour, d'une nouvelle ère, d'une vie régénérée qui traverse l'histoire de l'humanité débouche sur cette image sans référent d'un lever de soleil sur la mer. Le réel s'évapore derrière cet écran mais motive pourtant les rêves de vacances, accompagne les trajets quotidiens dans la tension entre une expérience commune et partagée, le lever de soleil, et l'ampleur des désirs d'ailleurs que son évocation fait naître, dans les imaginaires humains comme dans ceux de l'intelligence artificielle.

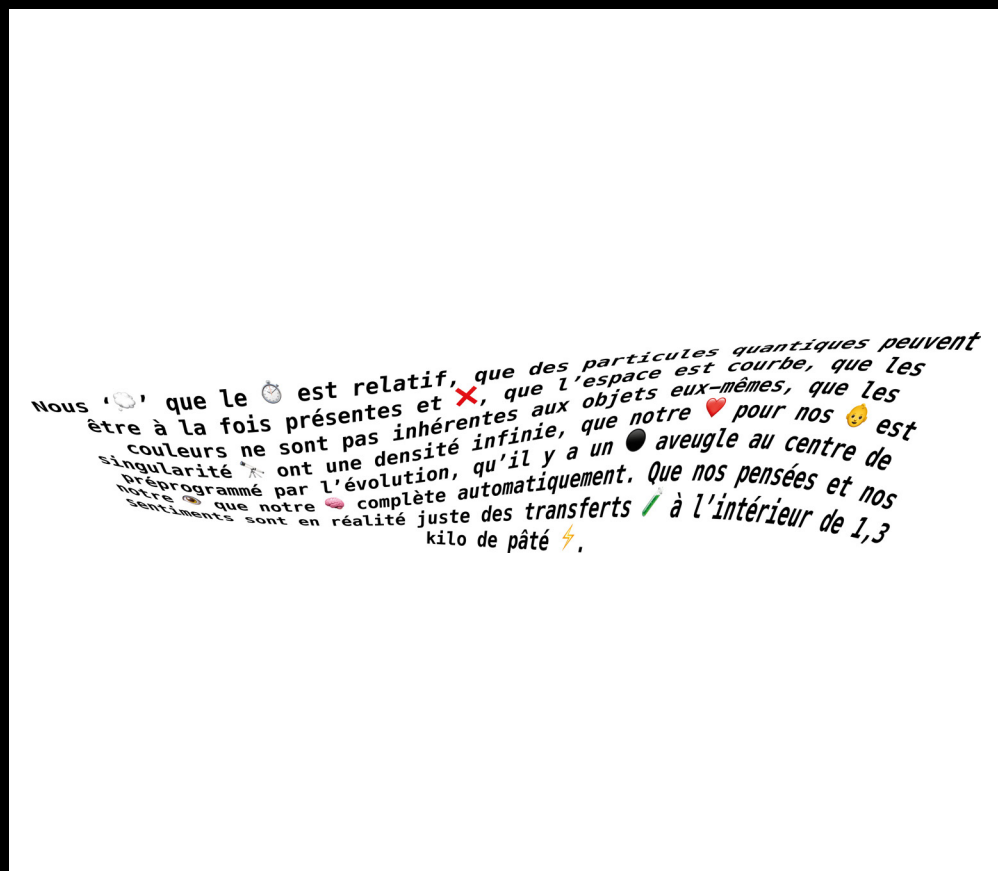
Morning Sun est un nouveau chapitre ajouté au parcours d'Hoël Duret comme une nouvelle journée, excitante dans ce qu'elle annonce mais aussi semblable aux précédentes, assumant d'emblée ses frustrations et déceptions à venir, ressassant désirs et obsessions. A chaque étape, Hoël Duret ancre l'expérience artistique dans les lieux d'exposition. L'échelle domestique du Centre Culturel Français à Milan (un ancien appartement) donnait une dimension assez intime aux flux végétaux, lumineux et sonores de l'installation *NFT pH<7*, tandis que pour la version développée sous l'architecture de la Fondation Louis Vuitton, le projet plongeait les lieux dans une véritable atmosphère de laboratoire, créant des connexions poreuses et débordantes entre les flux météorologiques du dehors,

les mouvements végétaux des plantes et les corps circulant à l'intérieur. Sous la verrière de la Villa Merkel en Allemagne, dans les espaces étroits d'une galerie parisienne et ses caves voutées, ou dans la grande nef du CCCOD^[01] à Tours, les qualités des lieux sont chaque fois essentielles pour caractériser une œuvre qui se construit en explorant la dimension narrative des espaces et de ce(ux) qui les habite. Nous pourrions être sur scène, dans une pièce de théâtre post dramatique au dialogue vidéé de ses personnages et révélant alors la puissance dramaturgique de l'espace théâtral. Si le texte s'épuise et ne soutient plus les corps des personnages qui ont perdu tout crédit, alors les attributs, les costumes, les éléments scéniques et scénographiques révèlent toutes leurs potentialités dramaturgiques. Cette réorganisation théâtrale donne une place centrale au décor, laissant de côté les personnages en crise agissant depuis ce qui les environne, réagissant aux décors au lieu d'agir sur eux. Dans l'histoire théâtrale, l'arrivée des lanternes magiques sur scène, des écrans et dispositifs lumineux inventés par Adolphe Appia a rendu visible cette mutation. Appia avait déjà saisi la capacité des projections à avoir «un rôle actif», voire même à «parfois supplanter celui des personnages»^[02]. Depuis, les technologies vidéo, numériques, holographiques, mêlant projection, captation et retransmission en direct ont acquis une place centrale sur scène, hybridant toujours davantage la présence des corps avec leurs images virtuelles, démultipliant l'expérience spatio-temporelle. Dans les années 1950-60, les mises en scène de Jacques Polieri sont emblématiques de ce changement, donnant aux projections le rôle de personnages, se substituant aux acteurs dépossédés de leur épaisseur dramaturgique. Réinventant l'espace architectural du théâtre, créant des atmosphères immersives, des scènes mobiles, déplaçant les spectateurs de leurs rôles assignés et les sortant de leur immobilité, Jacques Polieri a expérimenté avec la scénographie et donné aux nouvelles technologies un statut que l'on retrouve aujourd'hui chez

[01] Centre de Création Contemporaine Olivier Debré

[02] Adolphe Appia, «Notes de mise en scène pour *Der Ring des Nibelungen*», in *Œuvres complètes*, L'Âge d'Homme/Société Suisse du théâtre, 1983, t.1, p.113-114, cité par Béatrice Picon-Vallin dans «Jacques Polieri dans l'histoire des arts du spectacle», in *Autour de Jacques Polieri. Scénographie et technologie*, BNF colloque, 2004, p.34.

des artistes comme Philippe Parreno, qui font de l'exposition des espaces scéniques automatisés, où la présence des machines a supplanté les corps réels et incarnent totalement le récit. De même avec Hoël Duret, nul besoin de corps d'acteurs ou de performeurs pour créer des personnages : un néon peut tenir le rôle, une voix immatérielle se glisser dans l'espace et faire résonner sa quête, un tableau respirer et propager le souffle d'une présence. Dans notre état ontologique hybride très bien décrit par l'anthropologue Philippe Descola, l'animisme nous habitue à projeter des intériorités dans les technologies, à converser avec une intelligence artificielle, à développer des affects avec des machines. Dans les différents chapitres de LOW, les machines sont nombreuses, diffusant lumière, eau, fumée, créant des atmosphères très scénographiées dominées par des flux hybrides, des circuits fermés, des dépenses inutiles. Les tensions entre les différents éléments arrangés précisément connectent le corps du spectateur et l'intègrent à une mise en scène à la dérive. La crise du personnage théâtral post dramatique, son incapacité à faire exister une subjectivité forte et autonome, est le corollaire d'une prise de conscience de notre dépendance aux contextes, aux lieux, aux outils, aux relations qui nous constituent, rejetant la position en surplomb du langage verbal pensé comme pivot d'une conscience autoconstituée. Le texte n'en devient pas moins important mais il se mêle aux affects, assume sa dépendance, valorise des formes considérées comme mineures, comme l'exprime l'usage des émoticônes dans les *small talks*.

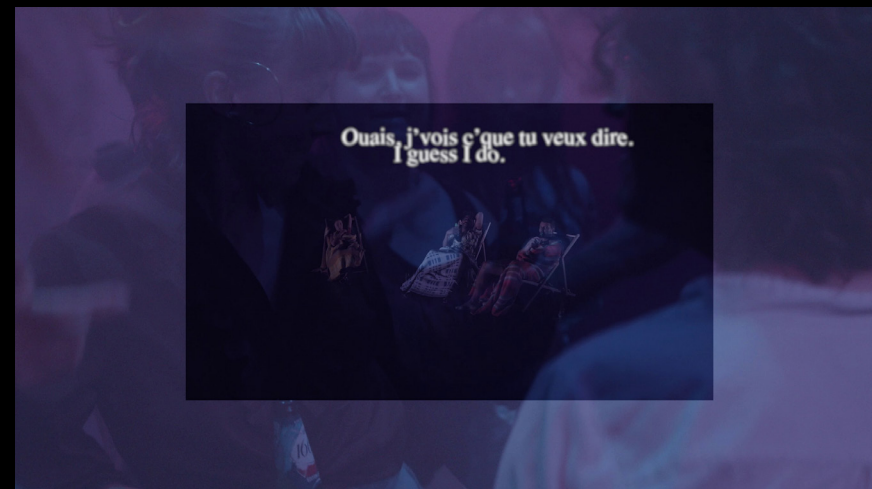


Formes contemporaines des discussions de comptoir, ces *small talks* assimilent les sujets du moment et s'en approprient les terminologies, concepts et effets de sens en les amenant dans une expérience de la vie quotidienne. Exprimées à travers smartphones et réseaux sociaux, ils disséminent des découvertes scientifiques, comme celles de la physique quantique ou des sciences cognitives, et les juxtaposent à des faits observables par tout un chacun. L'opération est séduisante car elle permet de déjouer les difficultés de compréhension et de niveau de langage qui tiennent à distance des savoirs scientifiques. L'humour et l'autodérision n'enlèvent rien à leur capacité de persuasion : les images issues de phrases et d'émoticons imprègnent différents régimes de pensée. Hoël Duret en explore les effets de langage visuel, multiplie les formules, juxtapose ces hybridations des connaissances ordinaires à des faits savants. L'accumulation perd néanmoins ce qui est à la base de la réflexion scientifique (et philosophique) : le régime déductif. Ici, les bribes ne répondent plus du tout à une organisation générale de pensée, ne dérivent plus d'un édifice constitué et se perdent dans le flux permanent des publications virtuelles. Dans ce phénomène d'intoxication volontaire, pour reprendre une formule un peu cynique du philosophe Peter Sloterdijk^[03], la communication basée sur les *small talks* revendique de procéder à partir de l'expérience personnelle, voguant au sein de communautés éphémères et inventant des formes mineures et passagères.

Face à la multiplication vertigineuse des systèmes de connaissance, tenter de s'y repérer à défaut de pouvoir les assimiler produit cet amoncellement de formules flottant à la surface des conversations. Si elles perdent l'ancrage dans le système dont elles sont issues, elles n'atteignent pas d'autre destination que celle d'une consommation superficielle d'informations jetées sur la toile. Le plaisir immédiat du partage, la fulgurance de certaines

coïncidences en font tout l'intérêt et en expliquent le succès, tel que cela a toujours existé dans les lieux où l'information se diffuse en s'édulcorant, en se transformant, générant fausses vérités et manipulation des savoirs. On s'y love avec plaisir comme ces trois personnages de la vidéo *Outta Luck* (2022) enfouis dans des transats une nuit d'été, observant le ciel et y projetant leurs récits, ricochant entre eux, laissant les phrases en suspens, mêlant leurs fantasmes, leurs angoisses, dérivant sur les sujets sociétaux et les obsessions personnelles dans une langue profondément marquée par les tournures compressées de l'oralité et les évolutions des communications. Leur désir de relier observations et connaissances glanées ici et là, dans le projet fou de se saisir de tout ce qui leur est accessible, en font des figures aussi risibles et attachantes que Bouvard et Pécuchet. Des mouvements de corps en transe se surimpriment à l'image, suivant le rythme d'une musique répétitive qui infiltre les consciences aussi efficacement que les *fake news*. Le rire et la complicité qui relie le groupe et dont on ne peut que se sentir séparé, observateurs d'une expérience commune qui n'est pas la nôtre et qui sans doute nous fait un peu envie, dessine un portrait joyeux d'une génération habituée à se laisser porter par les effets de réels produits par les idées-vagues du moment.

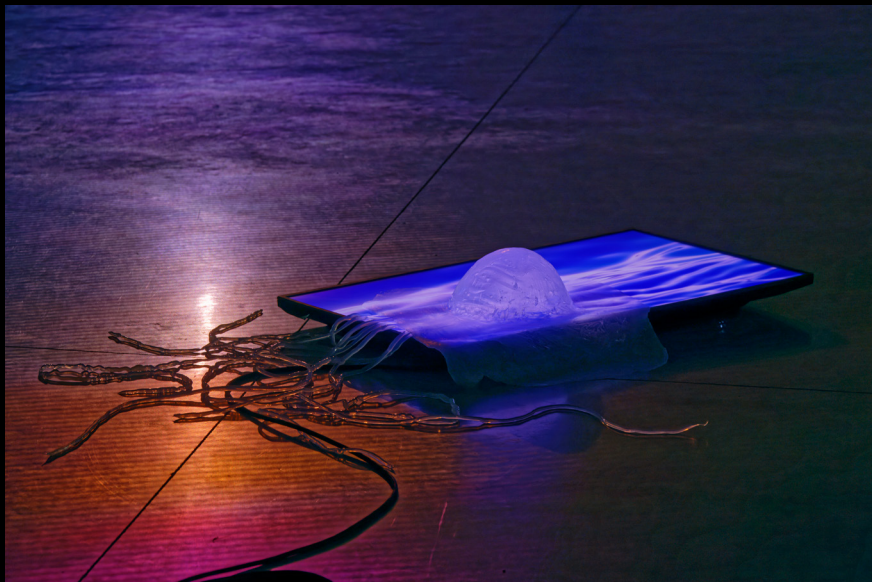
Dans le désastre planétaire en cours,
dissimulé derrière les matins ensoleillés
et les nuits étoilées, chacun tente de
rester en vie, suivant les mouvements
déjà impulsés.



Dans le désastre planétaire en cours, dissimulé derrière les matins ensoleillés et les nuits étoilées, chacun tente de rester en vie, suivant les mouvements déjà impulsés. Dans *Morning Sun*, on se laisse guider par les messages émis par des machines infiltrées, par leurs voix fantomatiques, et par un ensemble de présences non humaines. Des méduses-écrans flottent au sol, dérivant d'une exposition à une autre, et des peintures animées recouvrent les murs. L'atmosphère puise dans la SF autant que dans les contextes technologiques. Que l'espace nous domine, comme dans *Cont#ct* dans la grande nef du CCCOD à Tours, ou qu'il soit d'une échelle plus familière, comme dans les salles de la MABA, d'emblée il nous saisit par sa qualité fictionnelle, par ses effets immersifs, par ses phénomènes d'attraction-répulsion. Les méduses-écrans m'évoquent les *Cotylorhiza tuberculata*, dites « méduses œuf » au plat, que je croise de plus en plus souvent dans mes nages en mer à Nice. Très communes en mer Adriatique, elles sont surprenantes sur la Côte d'Azur et fascinantes par la complexité de leur habitat, par leur forme qui en évoque tant d'autres : l'œuf au plat, mais aussi le champignon nucléaire. Leur écosystème naturel est au contraire porteur d'un imaginaire optimiste : en bonne entente avec l'algue symbiotique, elle l'abrite en bas de ses filaments et y puise ses ressources, tout en accueillant dans ses membranes de petits poissons, les alevins, qui créent un ballet permanent dans son sillon. Flottant à la verticale, elle se déplace lentement, et on peut l'observer en mer peu agitée sans craindre de lui porter atteinte (d'autant que non urticante pour l'homme, elle ne suscite point trop d'angoisses). Elle est aujourd'hui devenue une espèce compagne de mes nages à Nice, comme les méduses-écrans, les peintures vibrantes, les néons bleus de Hoël Duret : ces présences m'appellent et séduisent mes désirs de trouver des alliés pour construire des récits. *Morning Sun* est une plongée dans la multiplication des espèces invasives qui laissent leurs traces sur les toiles des murs et des traînées dans les affects, une immersion sonore et visuelle dans des tournures de

langage globalisées symptomatiques du capitaloscène, et en révèle comme le confesse l'artiste « un plaisir coupable ». La fascination ressentie en mer face aux ballets des méduses est la même que celle qui traverse l'expérience des œuvres : inquiétante par ce dont elle est le signe et le symbole, mais stimulante dans les émotions esthétiques qu'elle produit.

Hoël Duret m'a annoncé qu'une rencontre nous attendrait à la fin de *Morning Sun*, dans la dernière salle, celle qui oblige à refaire le parcours à contre-sens, à revenir sur nos pas. Dans cette atmosphère post dramatique où les présences émergent par bribes du décor et flottent sans cadre et sans destinée, imaginer un point d'orgue dans la seule pièce à l'étage est évidemment aussi attractif qu'ambigu. Quelle résolution nous apportera ce nouveau chapitre d'un projet qu'Hoël Duret poursuit dans différents lieux depuis des années ? Comment anticiper une rencontre qui nous projettera dans un monde certes dévasté mais où l'on vivra une expérience plaisante, séduisante, et dont il nous faudra sortir à reculons ? Pour me guider, Hoël Duret a évoqué un masque de renard que j'ai apprivoisé à travers l'image d'un masque Yup'ik que je venais de découvrir dans une conférence de Descola. Pour cette communauté indigène d'Alaska l'âme représentée dans le crâne de l'animal figure la non-séparation entre différents types de consciences humaines et non humaines, emblématique du régime ontologique animiste décrit par Descola. Je me plais à imaginer que le renard de *Morning Sun* vibrera lui-aussi d'une intériorité bousculant les catégories pendant qu'il apparaîtra et disparaîtra au rythme d'une danse holographique enivrante, dans une ambiance sonore et lumineuse s'offrant comme un moment de transe. Difficile de projeter ce qu'on y vivra, ce que les sensibilités y percevront et ce qu'elles en conserveront dans leur chemin du retour, vers la lumière du matin dont on ne sait plus très bien quelle réalité elle recouvre. Mélange de plaisir et de tristesse, de fascination et de répulsion, bribes de récits brouillés par



les emprunts, flashes de vision et de présences sonores dont on sort toujours un peu titubant. L'expérience est forte, les émotions vives, sans que l'on sache très bien ce qui nous arrive et ce que l'on nous raconte, piégés par les techniques du spectacle. Comme face à un prestidigitateur, le plaisir de la magie surplombe celui d'en deviner les dessous, et si on peut repérer certains rouages dans les installations d'Hoël Duret, c'est pour mieux se laisser porter par une douce illusion un peu trompeuse, par un rythme envoûtant un peu manipulateur.

Mathilde Roman

Dans cette atmosphère post dramatique où les présences émergent par bribes du décor et flottent sans cadre et sans destinée, imaginer un point d'orgue dans la seule pièce à l'étage est évidemment aussi attractif qu'ambigu.

Hoël Duret

Né en 1988, Hoël Duret vit et travaille entre Nantes et Paris.

Son travail est structuré par le récit à travers de grands projets. Sa matière première est la fiction dont il joue des styles et des registres. La façon dont se construit une narration via ses ressorts d'écriture est, dans son travail, aussi importante que son scénario et son médium.

Écrits comme des scénarios de film avec points de vue, scènes, personnages, situations... ses histoires sont ensuite découpées en chapitres.

Chacun d'entre eux convoque les formes et les médiums qui lui semblent adéquats pour travailler ces points du récit pouvant alors donner lieu à des installations, vidéos, performances, peintures ou encore des sculptures.

Son travail convoque des références au cinéma, au design, à la peinture, à la danse, à la musique ou à la littérature. Ses scénarios livrent une vision critique et amusée de mouvements, concepts, et écoles de pensée.

Tout ce qui voudrait être une recette pour rendre le monde tangible, cohérent, simple et rassurant.

Hoël Duret a présenté son travail dans le cadre d'expositions personnelles ou collectives au Centre de Création Contemporaine Olivier Debré – CCC OD (Tours), au Centre Pompidou (Paris), à la Villa Merkel (Esslingen, Allemagne), à la Fondation Louis Vuitton (Paris), à la Galerie Édouard Manet (Gennevilliers), au Palais de Tokyo (Paris), à la New Galerie (Paris), au Mudam (Luxembourg), à Yishu 8 (Beijing, Chine), au Séoul Art Museum – SEMA (Séoul, Corée du Sud) ou encore au Palazzo Strozzi (Florence, Italie). Ses œuvres sont entrées dans les collections du Musée National d'Art Moderne, des Frac des Pays de la Loire, Provence-Alpes-Côte d'Azur et Champagne-Ardenne, du musée des Beaux-Arts de Brest...

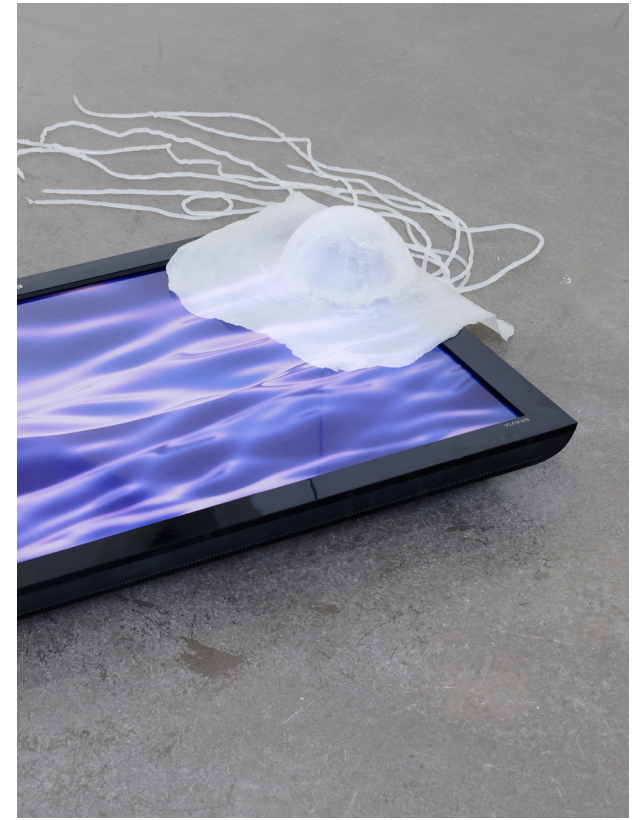
MORNING SUN HOËL DURET

VUES D'EXPOSITION





MORNING SUN

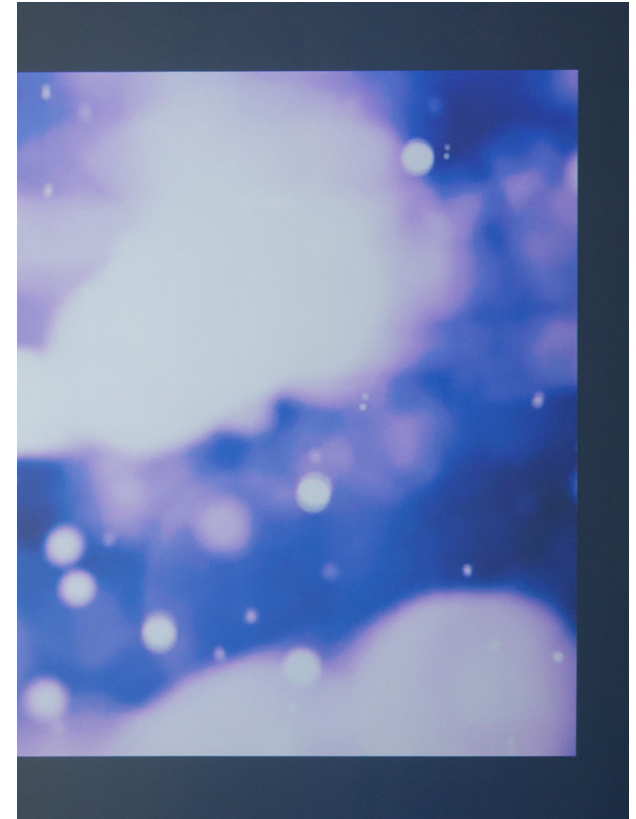


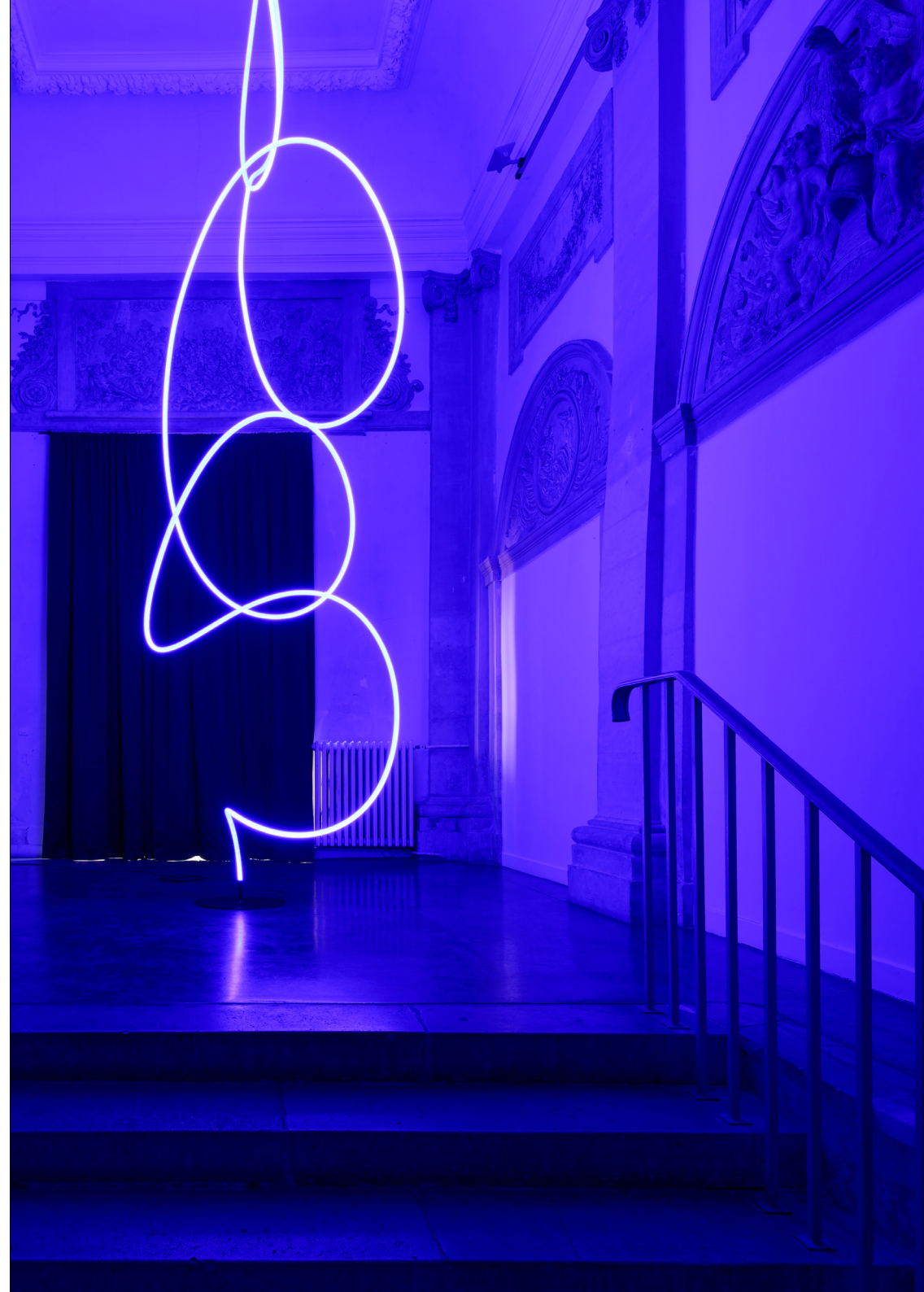
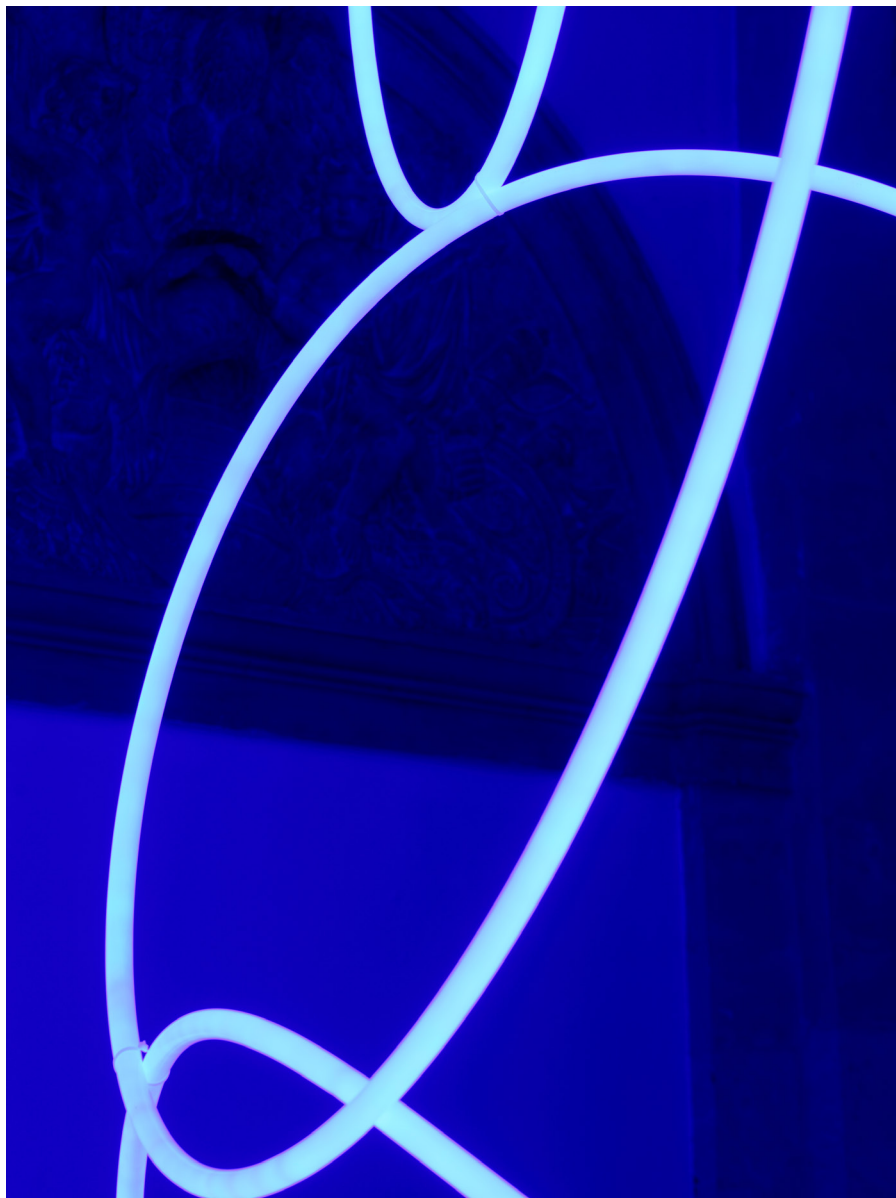








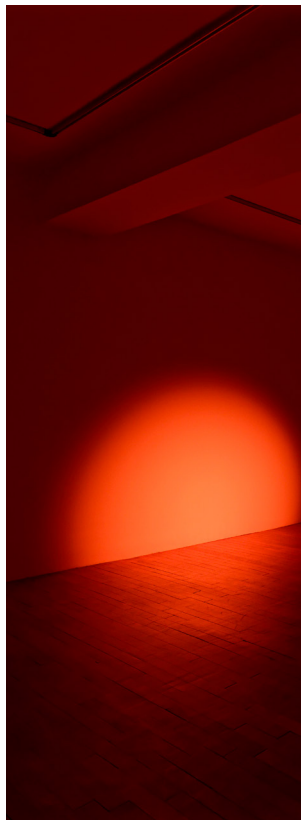






MORNING SUN







L'exposition *Morning Sun* d'Hoël Duret
est présentée à la MABA du 20 avril au 16 juillet 2025.

La MABA remercie plus particulièrement
Hoël Duret ainsi que Pierre Bouglé pour la conception
technique de l'exposition et Vincent Malassis
pour la conception de la musique.

Texte

Mathilde Roman

Édition

Fondation des Artistes

Visuels des œuvres

Hoël Duret / Adagp, Paris, 2025

Vues d'exposition

Aurélien Mole, 2022



